

La théâtralité du réel

Yves Doyon

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65275ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon, Y. (2009). Compte rendu de [La théâtralité du réel]. *Jeu*, (133), 151-155.



Carrefour international de théâtre de Québec 2009

YVES DOYON

LA THÉÂTRALITÉ DU RÉEL

Art d'interprétation et de représentation par excellence, le théâtre délaisse la sécurité réconfortante de la salle pour effectuer des incursions dans le réel. Au 10^e Carrefour international de théâtre de Québec (26 mai au 13 juin 2009), deux pièces osent cette plongée qui confronte le spectateur au réel et qui, au-delà de leurs thématiques propres, parlent en fait et avant tout du réel. De ce que l'on pourrait appeler la théâtralité du réel. Ni théâtre ni réalité, mais un réel possible, magnifié, glorifié ou encore dévoilé.

Par son organisation particulière et ses rythmes variables, ou par l'effet d'un ordonnancement extérieur, le réel produit du théâtre par lui-même : il possède sa propre théâtralité. Jouer avec lui, c'est le laisser nous absorber, être là, à l'intérieur, en tant que sujet actif. Il est le cadre et le sujet de l'acte théâtral dans lequel vit, se meut et participe interactivement le public. Utiliser le réel pour son potentiel théâtral suppose une confusion entretenue entre l'intention théâtrale et la réalité de son inscription. La perception en est chamboulée, le doute s'insinue entre ce qui fait partie du réel et ce qui est mis en scène.

L'effet, quand il se produit, est d'assister à une pièce... la tête dans le théâtre et les deux pieds dans le réel.

La ville transfigurée

Spectacle déambulatoire volontairement ancré dans la ville, *Où tu vas quand tu dors en marchant...*¹ est un trajet nocturne ponctué de stations animées par des performances alliant le spectaculaire et l'intime. Né de l'idée de « sortir le théâtre dans la rue, de prendre la ville d'assaut, pour vraiment s'inscrire à l'intérieur de la cité² », il est le fruit de discussions entre Marie Gignac, directrice artistique du Carrefour, et le metteur en scène Frédéric Dubois qui a imaginé un parcours reliant la haute et la basse ville. Depuis le parc Lucien-Borne jusqu'au parvis de l'église Saint-Roch, six stations ont été créées par autant de créateurs-concepteurs faisant appel à une diversité de pratiques artistiques et impliquant près de 200 artistes, artisans et figurants pour les animer.

Technique utilisée depuis plusieurs années en art actuel par les performeurs, les artistes des arts de la rue et du cirque, ainsi que certains praticiens des arts de la scène, du théâtre et de la danse,

1. Parcours théâtral extérieur présenté en divers endroits des quartiers centraux de Québec, les 28, 29 et 30 mai 2009.

2. Marie Laliberté, « Frédéric Dubois. La ville, la nuit », site Internet de *Voir-Québec*, 21 mai 2009.



Apparitions de Claudie Gagnon, l'une des six stations du parcours *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?*, présenté au Carrefour 2009. © Vincent Champoux.

le spectacle déambulatoire mêle étroitement réel et représentation, fait intervenir le réel en s'y insérant. La forme déambulatoire amène la représentation au spectateur et le spectateur dans la représentation. Celui-ci assiste autant qu'il participe aux événements qui prennent forme et se déroulent, tels des fragments de vie saisis au vol.

Reprenant chacune à leur façon le thème *Une ville, la nuit*, les six stations se déploient au-delà de leur milieu d'éclosion pour croître, se développer, contaminer les alentours de leurs excès et débordements. La ville se transforme alors, se donne à voir autrement, se transfigure en un immense espace de rencontre où fleurissent les relations interpersonnelles. À l'instar d'un gigantesque happening, *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?* devient, pour qui accepte d'y participer, une expérience sensible dans laquelle se croisent liberté et imprévu, danger et fascination.

Du parc Lucien-Borne au parterre central du boulevard Langelier, les trois premières stations nous promènent de l'intimité du parc public aux banlieues résidentielles, en passant par un quartier populaire fortement densifié. Dans *Jardins secrets*, la conceptrice Véronique Côté s'est servie des récits anonymes envoyés par le public pour élaborer trente-cinq secrets qui renvoient à des histoires réelles, inscrites dans la ville. À trois ou quatre, les spectateurs s'assoient sur les lits éparpillés sur tout le site pour écouter les comédiens. La proximité est troublante, le secret murmuré prend l'allure d'une confidence qui se reçoit, malgré le nombre de visiteurs, comme un objet singulier dévoilé à soi seul par la grâce d'une rencontre fortuite.

Grotesques et surréalistes, les tableaux vivants qui peuplent la station *Apparitions* évoquent certains personnages des films de Fellini ou des toiles de Jérôme Bosch. Au nombre de sept, ils renvoient aux péchés capitaux dont la conceptrice, l'artiste visuelle Claudie Gagnon, s'est inspirée pour créer ses courtes saynètes. Les personnages prennent vie le temps de nous livrer leur prestation caricaturale accompagnée de sons et de musique, puis retournent au néant de leur immobilité. Nous déambulons entre ces apparitions qui vont et viennent, attirent le regard et les rires, tels des voisins surprenant quelque geste honteux exposé au regard public.

Illustrations poétiques et humoristiques des étapes de l'endormissement, *Dormance mécanique* nous entraîne dans le monde silencieux des quartiers résidentiels baignés du rêve doucereux de ses résidents. Les machines à bruits du concepteur Pascal Robitaille, fabriquées à partir de moteurs d'essuie-glaces ou de pompes d'aquarium, agissent par contraste au trio qui, en fin de parcours, interprète doucement du folklore roumain.

Plus urbaines et plus actuelles, les deux stations suivantes font appel à la performance et à l'installation pour mettre en scène diverses situations de vie qui interpellent, provoquent et ques-

tionnent les spectateurs. Poussant un cran plus loin la déambulation, *Avancez en arrière* nous convie à un curieux tour guidé le long des rues bordant l'Hôpital général de Québec. Tel un safari dans les bas-fonds de la ville où se retrouvent quartiers louches et activités nocturnes, nous parcourons divers microcosmes bien à l'abri derrière les vitres d'un autobus de ville. Frédéric Dubois y a mis en scène toute une chasse-galerie de laissés-pour-compte, handicapés, évadés, *drag queens* montées sur échasses, *squeegees* aux regards paumés, collégiennes abandonnées et jeunes gens avides de sexe. D'une voix douce et monotone, un guide comédien commente ces visions parfois grotesques, parfois choquantes, descriptions poétiques et cyniques de ces mœurs étranges.

Avec *Noctambleu*, le scénographe Sébastien Dionne nous entraîne dans l'univers du tout commercial, véritable *red light* en blanc et bleu. Rue Saint-Joseph, une vingtaine de vitrines illuminées laissent voir des performeurs qui répètent inlassablement leur gestuelle, invitation ouverte à des contacts éphémères, à des jeux de séduction. Nonne en bas résille, mariée à demi vêtue, clown triste et poète muet, contorsionniste emprisonnée dans une voiture, vieille dame aux souvenirs confus, tous désignent un tabou social ou une cause humaniste, souligné d'un petit carton blanc : l'isolement de l'Alzheimer, la raideur de l'arthrite, le suicide des homosexuels, ou encore les abus exercés par l'Église envers les femmes, les mauvais traitements réservés aux animaux d'élevage, le manque de soins aux aînés, la solitude des sites de rencontres. Chaque vitrine renvoie à une information, remodelée par une performance ou non, qui modifie notre regard. Et ce qui avait l'apparence toute simple d'un spectacle prend son sens véritable avec l'ajout de quelques mots bien pesés. Derrière l'aspect ludique des images proposées, les sens cachés qui se dévoilent subitement frappent de plein fouet le spectateur qui prend alors conscience des rapports ambigus qui le lient aux performeurs. De voyeur amusé, il devient complice du jeu qui se déroule devant lui.

Associant église et fête nuptiale, le chorégraphe Harold Rhéaume ressuscite dans *la Noce*, ultime station du parcours, ces petits moments de fête impromptue qui, l'année durant, réunissent la communauté, amis et inconnus rassemblés. Au son des cloches d'église, seize danseurs exécutent leur prestation, mélange de music-hall et de danse contemporaine, pour terminer avec un continental contagieux auquel se joignent les spectateurs.

La ville transfigurée

En parcourant une à une les six stations dans l'ordre ou le désordre, se découvre une nostalgie d'une ville à échelle humaine. Excès et démesure sont le propre de lieux où s'entassent des groupes humains en nombre imposant. Au rythme de ses mouvements réguliers, de ses foules chaotiques ou organisées, la ville est un spectacle permanent d'ombre et de lumière, de

mouvements, de gestes et de déplacements, de paroles murmurées, de silences et de cris, de costumes et de maquillages sages ou extravagants. La ville est une représentation constante du réel, un réel théâtralisé.

À petite échelle, station par station, comme à l'échelle de tout le parcours, *Où tu vas quand tu dors en marchant...* ? interroge l'asepsie de notre urbanité, de nos villes vidées de toute activité qui dérange, perturbe le rythme sédentaire des citadins. Formée dans l'anarchie de son développement, de tout temps la ville a recélé en son sein une multitude de quartiers plus ou moins homogènes qui tissaient entre eux un parcours qu'un promeneur attentif pouvait traverser en vivant expérience sur expérience. La volonté morale et politique qui impose ses excès de sécurité, de mesure et de contrôle des espaces et des heures de tombée tue le réel pour en faire une représentation sclérosée de la vie.

Au-delà de chaque proposition artistique prise isolément, la force de ce parcours déambulatoire est d'offrir une vision commune de la ville, de montrer un quotidien, certes exacerbé, mais mis en scène et donné à voir dans la permanence de son spectacle où excès et folies cohabitent avec des gestes gratuits d'une grande beauté humaine.

Changing Room : une plongée contrôlée dans le réel

Au Cabaret-Club Le Dragage, célèbre bar gai de Québec, spectateurs occasionnels et habitués – impossible de les distinguer – attendent avec impatience le début de la représentation en échangeant plaisanteries et commentaires salaces. Les lumières s'éteignent enfin, la scène s'illumine et l'animateur s'amène pour réchauffer la salle de ses blagues grivoises, prélude aux numéros chorégraphiés qui seront exécutés de main de maître. Entre théâtre et réalité, la fiction perd ses frontières. Impossible de savoir si le spectacle est vrai ou non puisque, dans cet endroit réservé aux travestis, ceux qui se déhanchent sur scène font à l'identique ce que font toutes les *drag queens*, c'est-à-dire se représenter en personnages féminins pour interpréter, en *lip-sync*, des pièces musicales populaires fort connues.

Inspiré du théâtre documentaire³, *Changing Room*⁴ livre un portrait saisissant de ces artistes de la scène qui se définissent eux-mêmes comme des personnalités féminines. Le collectif Nous Sommes Ici⁵ poursuit ses recherches formelles sur un théâtre

de démythification, utilisant la forme du docu-théâtre interactif pour brouiller les frontières entre réel et fiction. Se basant sur des rencontres et des témoignages recueillis auprès d'authentiques personnalités, le jeune auteur et metteur en scène Alexandre Fecteau retranscrit son propos dans un contexte semblable à celui d'origine, reproduisant à l'identique les conditions mêmes qui sous-tendent son existence. Les comédiens⁶ ne jouent pas à être des *drag queens*, ils le deviennent, en portant les costumes réels prêtés pour l'occasion et en s'appêtant à présenter leurs numéros, appris et répétés jusqu'à la perfection.

Une caméra vidéo placée dans les loges permet de voir et d'entendre, par écran interposé, les personnalités féminines. L'alternance entre les loges et la scène permet d'assister en direct aux changements de costumes et de maquillages, d'appréhender le trac qui les habite avant chaque numéro, d'entrevoir les exigences du métier auxquelles ces *drag queens* se plient avec conviction pour espérer durer et briller dans leur profession.

Mais c'est la dernière partie, saisissante, qui donne tout son sens à cette approche, rompant du même coup avec les formes d'un théâtre par trop réaliste dans la reproduction du quotidien des *drag queens*. Lorsque quatre spectateurs sont invités à gagner les loges pour remplacer au pied levé les comédiens, ils revivent en accéléré une partie du parcours emprunté par la troupe pour créer le spectacle. Pendant que l'un d'eux est habillé et maquillé en vue du numéro qu'il devra exécuter, les trois autres, coiffés d'un casque d'écoute, reprennent à haute voix les mots de vrais personnalités féminines qu'on leur dicte à distance. Dans la bouche de ces *drag queens* d'un soir, les propos sont émouvants et profondément bouleversants. Toute distance s'abolit, la singularité du moment nous frappe de plein fouet.

Dans la confusion des genres installée, nous ne distinguons plus la forme théâtrale du spectacle réel auquel nous aurions pu assister en d'autres temps. L'espace entier du Dragage, serveurs, clients, spectateurs et comédiens confondus, se transforme en un espace de jeu du réel qui s'étend jusque sur la terrasse extérieure. Nous sommes dans le spectacle tout autant que le spectacle lui-même. Lorsque le quatrième invité, enfin prêt, descend sur scène pour nous livrer son numéro, accueilli par des cris et des applaudissements frénétiques, nous comprenons alors, émerveillés, que nous venons d'assister en direct à la naissance d'une *drag queen*. ■

3. Genre inventé et développé par l'écrivain et dramaturge allemand Peter Weiss (1916-1982), le théâtre documentaire apparaît pour la première fois dans sa pièce *l'Instruction* (1965) qui en fonde l'esthétique. Il s'oppose à toute manipulation des informations, se basant sur des témoignages directs et réels des protagonistes pour l'écriture des textes.

4. Spectacle présenté les 1^{er} et 2 juin 2009 lors des Chantiers – constructions artistiques du Carrefour international de théâtre. Bancs d'essai pour la relève théâtrale, ces Chantiers, une initiative du collectif tectoniK, sont un prolongement de l'action artistique de Premier Acte.

5. Le collectif Nous Sommes Ici se compose de Frédérique Bradet, Geneviève Dionne, Alexandre Fecteau et Raymond Poirier. Leur première création, *LÉTAPE*, un docu-théâtre

multimédia étonnant portant sur les utilisateurs d'Allo-Stop, fut présentée en 2008 au Carrefour. Elle sera reprise au Théâtre Périscope du 19 janvier au 13 février 2010.

6. Au nombre de quatre, les comédiens sont Frédérique Bradet, Anne-Marie Côté, Israël Gamache et Martin Perreault. La présence de deux femmes parmi ces derniers contribue à renforcer la confusion des genres et à entretenir le doute quant à la réalité du spectacle en cours. Ces transsexuels potentiels incarnent l'essence même de la *drag queen* dans ce jeu de vraies-fausse images portées en couches successives.



Changing Room du collectif Nous Sommes Ici, présenté au Carrefour 2009. © Olivier Poulin.